

homme, de fromagers blafards, au tronc triangulaire, qui ne portaient de feuilles qu'à l'extrême sommet. Partout des lianes, des roseaux et, partout aussi, surtout, le silence que le bourdonnement régulier du moteur découvait comme une charnué.

— L'eau est profonde ? demanda Timar avec la simplicité d'un promeneur du dimanche sur la Marne.

Le nègre ne prit pas la question pour lui. Adèle répondit :

— Ici, il y a peut-être trente mètres. A d'autres endroits, on racle le fond.

— Il y a des crocodiles ?

— On en voit parfois.

Un seul mot convenait pour définir ce moment-là, le mot vacances. Timar était en vacances ! Le soleil même lui semblait plus gai que d'habitude !

On aperçut un premier village nègre : quatre ou cinq huttes entre les arbres, au bord de l'eau, et une demi-douzaine de pirogues amarrées. Des enfants nus regardaient passer la pinasse. Une femme qui se baignait s'enfonça jusqu'au cou en criant.

— Tu n'as pas faim, Jo ?

— Pas encore.

Il avait une âme de touriste ! Il regardait consciencieusement le paysage, sans rien perdre.

— Montre-moi un ocoumé.

Elle chercha, finit par lui désigner un arbre.

— C'est ça ? Et ça vaut si cher ?

— C'est le seul bois qui convienne pour le

contre-plaqué. On le déroule à la machine. Tout le travail est mécanique.

— Et un acajou ?

— Il n'y en a pas ici. Nous en verrons plus haut, dans une heure ou deux.

— Et un ébène ?

— Tout à l'heure aussi. En aval, les arbres précieux ont été abattus depuis longtemps.

— Mais nous avons encore des ébènes ?

C'était la première fois qu'il disait nous !

— De l'ébène et de l'acajou, oui ! Le vieux Truffaut m'a donné en outre une idée qui ne doit pas être mauvaise. La concession est pleine d'orchidées. Il a un livre qui traite de la question et qu'il m'a donné. Certaines orchidées se vendent, en Europe, jusqu'à cinquante mille francs le plant. Or, il en a trouvé qui ressemblent à la description du bouquin.

Pourquoi tout était-il si beau ce matin-là ? Tout s'arrangeait ! Le paysage était encourageant. Faisait-il aussi chaud que les autres jours ? Timar ne s'en apercevait pas !

Il y avait deux heures qu'on naviguait. A certain moment, la pinasse obliqua, piqua droit vers la rive, où l'avant s'échoua sur le sable. Le nègre, toujours impassible, arrêta le moteur, lança une amarre à une femme qui se trouvait là, avec pour tout vêtement une touffe d'herbes sèches sur le sexe. Elle avait des seins comme jamais Timar n'en avait vu, larges, épais, d'une plénitude somptueuse.

— Que faisons-nous ? questionna-t-il.

Le nègre se retourna.

— Froidir moteur.

Colony d'Asiaton

Il n'y avait que quelques pirogues, un village d'une quinzaine de cases. Timar et Adèle sautèrent sur la berge tandis que la négresse riait avec le mécanicien.

21 Au milieu de la clairière, s'étalait le marché. Cinq femmes, dont quatre très vieilles, étaient accroupies devant des nattes qui constituaient leur étalage. Ici encore, le calme était absolu et l'échelle des choses, l'échelle des êtres, toutes les proportions naturelles semblaient renversées.

26 Au pied des arbres hauts de cinquante mètres, dans cette forêt dont nul ne connaissait les limites, il n'y avait, sur les nattes, que quelques poignées de manioc, quelques bananes, quatre ou cinq petits poissons fumés. Les vieilles femmes étaient nues. Deux d'entre elles fumaient la pipe. La troisième allaitait un gamin de deux ans qui, de temps en temps, se tournait avec curiosité vers les blancs.

36 Aucun contact entre ceux-ci et les indigènes. Pas un salut. Adèle marchait la première, regardait les petits tas de marchandises, se penchait pour jeter un coup d'œil dans les cases. Elle se baissa et prit une banane qu'elle ne paya pas. 41 Il n'y avait pas d'hostilité non plus ! C'étaient des blancs ! Ils faisaient ce qu'ils voulaient, parce qu'ils étaient blancs !

46 Soudain, Adèle dit :
— Attends-moi un instant.
Et elle marcha résolument vers une hutte plus grande que les autres qui se dressait à l'écart. Elle y entra sans hésiter, pendant que Timar restait à regarder ce qui constituait le marché.

51
Connaissait-elle quelqu'un ici ? Quelle idée lui avait passé par la tête ?

Il se lassa de regarder les vieilles et leurs pauvres victuailles et il revint vers la pinasse. Le nègre était descendu à terre. On le voyait à contre-jour, dans le ruissellement de la lumière qui jaillissait du feuillage et des lianes. Il se tenait debout près de la jeune négresse nue. Ils étaient tout près l'un de l'autre, mais ils ne se touchaient que du bout des doigts. Et ils riaient. Ils émettaient des syllabes sourdes et lentes qui ne devaient rien exprimer, sinon leur contentement. Timar, ne voulant pas les déranger, revint sur ses pas. Adèle n'était pas encore de retour. Il faillit la rejoindre dans la hutte, mais n'osa pas. Désœuvré, il tira un paquet de cigarettes de sa poche. Un gamin tout nu tendit la main, avec une moue suppliante.

60
A trois mètres, la main d'une vieille se tendit aussi et, quand il y eut jeté une cigarette, ce fut la ruée. Toutes les négresses furent autour de lui, bras tendus, corps le frôlant, à se disputer le tabac. Elles criaient, riaient, se bouscullaient, s'agenouillaient pour rechercher dans la poitrine une cigarette tombée. Adèle, qui arrivait, sourit en voyant Timar aux prises avec elles.

65
— Partons ! dit-elle.
Et, en passant, elle prit une seconde banane. Ce fut à bord seulement, une fois le moteur en marche, qu'il demanda :
— Où es-tu allée ?
— Ne t'inquiète pas.
— Tu connais quelqu'un du village ?
— Ne t'occupe pas de ces choses-là.